

CORRIGE de Dissertation / Citation de Simone de Beauvoir

Introduction

Amorce

Le tableau expressionniste de Munch intitulée « le Cri », datant de 1893, symbolise l'angoisse silencieuse et la solitude de l'homme au sein d'une nature ou d'un monde qui ne le consolent pas ; le personnage central, qui n'est autre que le peintre lui-même, est tourné vers le spectateur, si bien que celui-ci se sent irrémédiablement impliqué, comme si le cri qui s'échappait de cette bouche béante lui était adressé. En effet, l'homme est le seul être véritablement conscient de lui-même, de sa présence au monde et de sa finitude - faculté dont il tire sa singularité et sa dignité. Il est donc aussi le seul à connaître sa faiblesse constitutive face à un univers qui le comprend (au sens spatial) voire l'écrase, même si il le comprend (au sens intellectuel), comme le soulignait déjà Pascal : « Par l'espace *l'univers me comprend* et m'engloutit comme un point, par la pensée je le *comprends* ». L'angoisse existentielle est ainsi l'ombre portée du rapport que la conscience humaine entretient avec elle-même quand elle comprend sa contingence et prend peur face à sa propre existence.

Restitution / analyse de la citation

Pour autant, aussi angoissante que soit notre condition d'être humain, Simone de Beauvoir nous invite, dans son ouvrage intitulé « Pour une morale de l'ambiguïté », à faire face à cette réalité : « *Puisque nous ne réussissons pas à la fuir, essayons donc de regarder en face la vérité. (...) C'est dans la connaissance des conditions authentiques de notre vie qu'il nous faut puiser la force de vivre et des raisons d'agir.* ». La philosophe présuppose que la plupart des individus sont tentés de fuir la réalité du monde et de leur propre vie (par le divertissement, l'oubli, le plaisir etc) alors que si l'on se place dans une perspective morale, il est indispensable selon elle de faire face à la sombre réalité, comme le personnage de Munch. Par « conditions authentiques de notre vie » il faut ici comprendre : finitude, contingence, faiblesse, tragédie, absurdité de la condition humaine, autant de réalités face auxquelles il faut s'armer de courage pour continuer de vivre. « Notre vie » recoupe à la fois l'histoire individuelle de chacun et la condition humaine propre à tous, l'auteure s'incluant elle-même dans le nombre. On peut noter un rapport de cause à conséquence, implicite, dans le propos de Beauvoir : c'est par la lucidité courageuse face à sa condition que l'homme peut non seulement vivre pleinement (au sens fort d'exister) mais aussi agir de manière sensée et efficace. La philosophe considère la connaissance (de soi et du monde) comme une condition *sine qua non* d'une vie moralement réussie. Le terme « puiser » dénote un effort auquel il est nécessaire de consentir et la modalité déontique du « il faut » indique qu'il n'y a pas d'alternative : l'auteure expose donc ici un impératif moral. Ainsi, elle rappelle la nécessité d'avoir du courage pour pouvoir mener son existence dans toute sa force, courage de reconnaître et d'endosser sa faiblesse intrinsèque, ce déchirement inhérent à l'individu. On notera d'ailleurs que la force de vivre - que l'on peut définir ici comme la capacité physique ou psychique de persévérer dans son être en vue de survivre ou de mieux vivre, en surmontant des obstacles- est ici un effet vertueux et non une cause de la prise de conscience. Cela semble indiquer que la force de vivre n'est pas seulement une propriété innée mais une capacité acquise au fil de expériences et relative aux circonstances : elle marque alors une faculté qui se cultive avec le temps et l'expérience, un état auquel est parvenu l'individu grâce à sa volonté ou son espoir. Et l'action concrète elle-même semble devenir à son tour une conséquence et un symptôme de cette capacité.

Pbl

Pour autant, est-ce seulement la connaissance du réel qui permet à l'homme de trouver la force de persévérer dans son être et d'agir ? Certes, on ne peut combattre que ce que l'on reconnaît comme vrai. Cependant, la vie se définit d'abord et surtout comme un rapport instinctif, spontané et irréfléchi à ce que nous percevons du monde ; comme activité naturelle, pulsionnelle et immédiate, la force de vivre ne peut donc pas se totaliser et s'apercevoir elle-même, ce qui semble incompatible avec une prise de conscience lucide.

Annonce du plan

C'est pourquoi, en nous appuyant sur les livres IV et V des *Contemplations* de Victor Hugo, sur la préface et le livre IV du *Gai Savoir* de Nietzsche et sur *La Supplication* de Svetlana Alexievitch, nous nous demanderons en quel sens la force de vivre et d'agir

sont déterminées par la confrontation de l'être humain à la réalité de sa condition. Nous envisagerons ensuite qu'il puisse être salutaire de fuir le réel, pour mieux vivre ou agir. Enfin, nous tâcherons de nous demander si la force de vivre ne consiste pas dans la manière qu'a l'être humain d'inventer sa propre vérité.

a) **Le deuil, la souffrance ou l'exil permettent à celles et ceux qui les subissent de mesurer les limites de la condition humaine.** Hugo suite à ses multiples deuils et à son exil prolongé loin de la France se rend compte d'une existence devenue fragile et se compare lui-même à Adam, banni du Jardin d'Eden :

« Comme Adam banni, Je regarde ma destinée,
Et je vois bien que j'ai fini ».

En perdant sa fille qu'il comparait à un ange, il se retrouve comme chassé du paradis terrestre et comprend qu'il n'est qu'un être humain parmi d'autres, pris en tenaille entre la terre et le ciel, entre « les yeux à la voûte étoilée » et « l'herbe épaisse où sont les morts », ambiguïté soulignée par ces deux octosyllabes finaux qui opposent le bas et le haut. C'est parce qu'il est capable de « connaître le fond de la souffrance humaine » grâce à un regard qui « plonge dans les plaies » qu'il comprend si bien la condition humaine. La conscience des limites de la condition humaine peut également se lire dans *La Supplication*, où les individus prennent conscience qu'ils sont mortels et fragiles à cause d'un élément infinitésimal et invisible, résultat d'une désintégration nucléaire ; il est si facile et naturel de revenir au néant originel dont la vie nous avait sortis : « Dès le premier jour j'ai compris à quel point il était facile de devenir poussière » témoigne un ingénieur chimiste. Enfin, ce sont bien la maladie chronique et les souffrances qui l'accompagnent qui contraignent Nietzsche à jeter un regard critique et lucide sur son existence, à chercher d'autres vérités ou valeurs que celles qui lui sont proposées dans le monde où il vit : « Seule la grande douleur est l'ultime libératrice de l'esprit, en ce qu'elle est le professeur du *grand soupçon* ». Ici la douleur provoque une prise de conscience et devient source d'une meilleure connaissance de soi. Mais il ne s'agit que de la première étape, car cette même connaissance devient paradoxalement à son tour un moteur de notre force vitale. Car si « la pensée est le droit sévère de la vie » comme l'affirme Hugo, elle dédouble notre peine en alourdissant notre conscience, mais nous donne aussi la liberté de nous imposer face au réel.

b) **Seule la lucidité face au réel peut être stimulante, ce qui revient aussi à dire qu'un oubli, un déni ou un effacement du réel serait contre-productif, puisque la vérité finit toujours par triompher.** Ainsi, Nietzsche souligne que les philosophes, moralistes ou théologiens sont tous coupables d'idéalisme, c'est-à-dire coupables d'avoir refusé d'affronter le réel et de l'avoir remplacé par des idées métaphysiques (situées au-delà du monde sensible) ou des idéaux qui sont autant d'illusions consolatrices ; or « nous n'allons *pas assez mal* pour devoir aller mal de manière stoïcienne ! » c'est-à-dire en rejetant la vie pour lui substituer un idéal régulateur. A contrario, le spectacle de l'architecture de la ville de Gênes révèle à Nietzsche « l'âme des bâtisseurs », l'âme de ces hommes qui « ont vécu et ont voulu durer » au-delà des époques précisément parce qu'ils avaient conscience du caractère éphémère de la vie : les hommes ont disparu, pas les monuments. Etre conscient que la finitude existe ou que l'on va mourir permet de trouver la force de vivre sa vie autrement, parfois même en solitaire comme c'est le cas de l'« ermite » de la zone contaminée rencontré par Alexievitch au monologue 8 : vivant comme « au milieu de la mort », il découvre dans la solitude et le silence de la Nature une certaine prédilection pour la méditation. Il redécouvre aussi la lecture des livres, qui lui tiennent lieu de seuls compagnons, dont Pouchkine auquel il emprunte cette formule : « La pensée de la mort est chère à mon âme ». La conscience de vivre dans une situation extrême ou d'être proche de la mort, plutôt que d'être niée, est ici considérée comme un trésor à cultiver pour survivre dans un monde dévasté. Victor Hugo a bien conscience du fait que l'écriture est bien peu de choses face à la douleur de l'absence (le livre IV intitulé « *pauca meae* » signifie « Peu

I/ La force de vivre,
fruit de notre
conscience ou
connaissance du réel

a) Douleur et prise de
conscience de notre
finitude (*présupposé*)

b) Le paradoxe de la
lucidité stimulante

pour la petite ») mais la structure des *Contemplations* témoigne du fait que seule la prise de conscience de cette douleur permet de la sublimer pour se remettre « En marche », ce cheminement étant lui-même une promesse d'ouverture « Au bord de l'infini ». Le deuil ouvre ainsi sur la compréhension rétrospective de la grandeur mésestimée des petites vies ou des petits moments heureux qui paraissent insignifiants aux yeux de l'Histoire mais qui suffisent au poète : « J'appelais cette vie être content de peu ». Il y a de la grandeur dans la petitesse de notre condition et c'est en le comprenant que nous nous élevons et retrouvons la force de vivre.

c) **Cette capacité à regarder en face le monde tel qu'il est, ou l'épreuve que nous sommes en train de vivre, rend possible le véritable courage moral, voire l'héroïsme.** Rappelons à cet égard qu'il y a une proximité étymologique entre vie et force/courage qui fait presque de l'expression « force de vivre » un pléonasme. En grec comme en latin les deux mots sont issus de la même racine : bios (vie) vient de bia (la force) et vita (vie) vient de vis (force, courage). L'engagement des pompiers, des mineurs ou des soldats après la catastrophe de Tchernobyl permet d'établir une équation morale entre l'action et l'honneur lorsqu'il s'agit de risquer sa vie pour en sauver d'autres : « nos hommes au moins sont de vrais hommes ! Courageux ! Ils combattent le réacteur ! Ils ne tremblent pas pour leur vie ! » témoigne la présidente du comité de femmes de Moguilev. Critique envers toutes les morales de l'interdit et de la censure, Nietzsche avoue quant à lui préférer les morales qui l'« incitent à faire quelque chose » et même « à le refaire et ce du matin jusqu'au soir » dans le but de « le faire *bien* », car ce sont autant de moyens de s'affirmer face au réel. C'est chez lui le refus de toute conception morale générale et figée, donc illusoire, qui va permettre de donner des raisons d'agir : il prône une morale individuelle qui prescrit ce qu'il faut faire plutôt que ce qu'il ne faut pas faire. Vivre suppose alors de construire soi-même les valeurs de son existence « en fixant fermement son but », sans se réfugier dans un arrière-monde illusoire. L'engagement dans l'action peut d'ailleurs prendre la forme d'un engagement intellectuel en faveur de la vérité qui redonnera à tous la force d'avancer. Pour Sartre, compagnon de route de Simone de Beauvoir, l'intellectuel est, au demeurant, celui qui, dans la vie, « se mêle de ce qui ne le regarde pas ». Or, Victor Hugo a toujours voulu être le porte-parole des « misérables » car il est sensible à la souffrance d'autrui : il propose une énumération des maux qui l'ont poussé à s'engager politiquement au livre V, livre où il entend donner une légitimité à sa parole politique : « le mal, le fiel, l'envie, la haine », ou encore « deuil, misère, ennui ». Il n'est pas question à ses yeux de nier la réalité sociale de son époque - cela reviendrait à « porter l'ignorance en écharpe » -, mais bien plutôt de « vider les poches de la vie » pour en examiner le contenu avec lucidité. Cela permet ainsi d'éviter des « contre-sens » sur le sens de la vie politique, comme celui qui associerait automatiquement l'idée de Dieu à la monarchie : « J'ai dit : Texte : Dieu ; contre-sens : royauté ».

c) Le courage d'affronter la réalité est une preuve de force morale et intellectuelle

TR : Quels que soient les moyens mis en œuvre par les individus pour surmonter leurs malheurs, la lucidité sur leur condition est donc une nécessité pour stimuler la force morale nécessaire à l'action. Pourtant, l'inconscience ou l'illusion ne sont-elles pas elles aussi des moteurs puissants pour aller de l'avant ? Les soldats du chœur, dans leur action sur le terrain, sont en effet comme poussés par un désir naïf de ressembler à des personnages épiques : « Je voulais faire quelque chose d'héroïque ».

a) **La « vérité » de la vie consiste originellement à se sentir vivant sans avoir besoin de prendre conscience de soi ou du monde :** la vie est une auto-affirmation qui se suffit à elle-même. D'ailleurs le fait d'être en vie est une évidence intuitive pour nous puisque nous l'avons toujours déjà été depuis notre naissance et nous sommes toujours déjà plongés dedans, comme si cela allait de soi, « *in media vita* » comme l'indique le titre d'un aphorisme nietzschéen. Nul besoin de prendre conscience de soi ou de sa situation pour chercher à survivre. Après la catastrophe de Tchernobyl, la nécessité de

II/ La fuite du réel est aussi un moteur de la force de vivre et d'agir

a) L'inconscience suffit à affirmer la force de vivre

(sur)vivre s'impose d'elle-même car elle constitue le premier réflexe dont nous héritons en tant qu'êtres vivants : « un peu de temps passe et la vie ordinaire reprend le dessus » constate très justement un témoin. C'est toujours le même cri instinctif qui unit les humains et les animaux : qu'il s'agisse du chevreuil blessé à la chasse : « je veux vivre moi aussi ! Vivre ! » semble-t-il dire, ou d'un enseignant de la région : « Je veux vivre après Tchernobyl et ne pas mourir de Tchernobyl ». Ici besoin et désir se confondent avec la vie, car ils sont tout entiers tendus vers elle, sans qu'aucune prise de recul ou de conscience ne soit nécessaire. L'ode à la vie que constitue le poème intitulé « Mugitusque boum » (dont le titre est inspiré des *Géorgiques* de Virgile) est d'ailleurs essentiellement constituée d'injonctions qui réunissent tous les êtres autour d'une même impulsion : « Vis, bête ; vis, caillou ; vis, homme ; vis, buisson ! » De même chez Nietzsche, l'expression de « volonté de puissance » ne doit pas nous tromper et nous faire croire que la volonté serait pour lui une faculté externe qui précède et anticipe l'acte de manière rationnelle et calculée. La puissance s'identifie à la volonté : elle n'est rien d'autre qu'un processus d'expansion qui ne se précède pas en tant que cause ; il n'y a donc pas pour lui de volonté comme cause séparée, identifiable ; ce n'est pas le sujet qui mobilise la force de vivre, mais la force de vivre qui mobilise le sujet. Comme dira Gilles Deleuze, « c'est la puissance qui veut ». C'est pourquoi la métaphore de la vague (jouant sur la proximité entre Wille et Welle en allemand) reste la plus parlante, une vague toujours « plus avide et plus sauvage encore que la première » qui nous emporte et nous déborde de son énergie vitale : « C'est ainsi que vivent les vagues, — et c'est ainsi que nous vivons, nous qui voulons ! ».

b) **La « vraie » vie n'est donc pas tant dans la connaissance de la vérité que dans l'inconscience heureuse dont nous sommes issus, voire dans l'illusion qui nous en protège.** Vivre consiste d'abord à se laisser porter par des certitudes et des croyances qui nous enveloppent et nous tiennent chaud. La lumière de la vérité nous éblouit trop pour pouvoir la contempler en face et nous préférons nous en détourner pour contempler la fausse clarté de l'opinion. Car même si elle est fausse, une croyance permet de donner du sens à ce qui n'en a pas, de compenser l'absence d'explication et d'éviter ainsi l'angoisse face au vide ou à l'absurde. Qu'il s'agisse de la foi en Dieu (chez Hugo), de la foi dans le Parti communiste ou dans un mythe moderne comme celui de « l'atome pacifique » (chez les Russes), le mécanisme de défense est le même : on trouve un principe absolu qui explique et solutionne tout le reste, sans avoir besoin lui-même d'être explicité. Les deux formes de croyances sont d'ailleurs cumulables puisque dans *La Supplication* on peut attendre un miracle de Dieu, quand les autorités n'ont pas exaucé nos vœux : « Dans la nuit nous implorions Dieu et dans la journée les miliciens ». Hugo s'adresse directement à celui qu'il juge être responsable de ses malheurs et trouve ainsi un semblant de réponse à ses questions existentielles, notamment sur l'injustice qui frappe les innocents : « vous seul savez ce que vous faites », car « vous seul, père auguste, possédez l'infini, le réel, l'absolu ». Il se console ainsi en pensant que les plus « Malheureux » (titre éponyme du poème) sont « splendides », et que les méchants sont ceux qui souffrent le plus : « comme c'est nous qui le faisons, c'est nous qui le souffrons ». Plutôt que de nier le mal ou la mort, la croyance en un être idéal ou en un être parfait nous aide à transcender. Loin de faire l'apologie de la religion, qui ne serait à ses yeux qu'une illusion aliénante (comme pour Simone de Beauvoir), Nietzsche n'en remet pas moins en cause le notion de vérité, ce qui revient à attribuer à l'illusion un statut ontologique : tout est illusion, apparences trompeuses ; la vie elle-même est un jeu d'illusions car le propre de l'illusion est de ne pas savoir que l'on s'y trouve et de faire miroiter une multiplicité de significations. Nietzsche préfère donc l'illusion vitale à la volonté calculée de connaître le vrai ou de faire le Bien, il aime l'inconscience heureuse et la légèreté d'une illusion pourvu qu'elle nous permette d'éviter « ce mauvais goût, cette volonté de vérité, de « vérité à tout prix », cette démente d'adolescent dans l'amour de la vérité » qui lui fait horreur. En prétendant chercher la vérité, nous cherchons un monde de substitution qui revient à

b) Fuir la réalité objective par l'illusion ou l'idéalisation constitue un véritable mécanisme de défense

une haine de la vie ; mieux vaudrait donc reconnaître les forces illusives et inconscientes qui *sont* la vérité de la vie.

c) **L'imaginaire est une arme tout aussi redoutable pour affronter le réel**

c) La puissance de l'imagination créatrice consiste elle aussi à inventer des possibles pour surmonter les épreuves du réel. L'imagination étant la faculté de se représenter ce qui est absent ou inexistant, elle permet de se donner des buts au-delà du réel, **d'inventer un monde différent de celui dans lequel on vit et que notre action aurait pour mission de faire advenir**. Il ne suffit donc pas de connaître les conditions authentiques de notre existence mais il faut aussi, pour trouver la force de vivre, en imaginer les conditions idéales. C'est ce que souligne Hugo quand, revenant sur la mission du poète, il associe l'action au rêve :

« Qu'à l'heure où les peuples se lèvent

Tout penseur suit un but profond ;

Qu'il se doit à tous ceux qui rêvent,

Qu'il se doit à tous ceux qui vont ».

A contrario, la catastrophe de Tchernobyl n'a pas seulement détruit la nature et les hommes mais aussi tout un monde de valeurs et d'idéaux : « ce n'est pas le réacteur qui a explosé mais tout l'ancien système de valeurs », ce qui ne fait que confirmer la nécessité pour les êtres humains d'accrocher leur vie à un rêve d'avenir meilleur : « L'homme sans idéal, c'est horrible... les idéaux sont indispensables ». On pourrait d'ailleurs remarquer que l'hypothèse du Surhomme chez Nietzsche est encore un idéal lui permettant d'imaginer comment la puissance de la vie pourrait se réaliser au mieux dans un type d'accomplissement supérieur. « Etre l'homme d'un seul sentiment élevé, l'incarnation d'un unique grand état d'âme — cela n'a été jusqu'à présent qu'un rêve et une possibilité enchanteresse » et c'est ce qu'il voudrait voir se réaliser dans l'avenir pour compenser la médiocrité de l'homme moderne.

TR : Ainsi la croyance comme l'idéalisation peuvent donner la force de vivre en nous indiquant le chemin à suivre au-delà de notre réalité présente. Mais il faut se demander si la force de vivre consisterait non pas à agir en vertu d'une vérité ou d'un idéal prédéfinis, mais à réinventer sans cesse le sens de sa propre vie. Après tout l'expérience de la vie reste singulière et propre à chacun : la devise nietzschéenne empruntée à Pindare n'était-elle pas : « Deviens ce que tu es » ? (*souligné par nous*)

III/ **La force de vivre comme capacité d'inventer sa vérité**

a) **Chaque vie compose sa propre partition et invente un sens qui lui est propre**. Les raisons d'agir ne peuvent donc pas être évidentes ni être les mêmes pour tous. Plutôt que de considérer comme Simone de Beauvoir que la force de vivre doit être tirée d'une réflexion sur l'humanité dans son ensemble, il est possible de penser qu'elle tient à la façon dont chacun définit ses propres valeurs et perçoit le réel. Dans les trois oeuvres on retrouve d'ailleurs un énonciateur qui dit « Je » et analyse la réalité selon son propre point de vue. C'est ce que défend Nietzsche qui suppose que chaque perspective ou action est unique et ne saurait être soumise à des prescriptions d'aucune sorte : « toute action est et demeure ... une chose impénétrable ». Chaque individu doit ainsi recréer son propre monde de valeurs pour le guider dans l'existence : « Je veux créer pour moi-même mon propre soleil. ». Le livre des *Contemplations*, décrit dans sa préface comme les « *mémoires d'une âme* » résulte aussi d'un itinéraire personnel et même intime de Victor Hugo, comme une concrétion d'expériences personnelles qui se seraient solidifiées : « l'auteur a laissé, pour ainsi dire, le livre se faire en lui ». De même, dans le « roman des voix » publié par Alexievitch, chaque intervenant s'exprime dans un monologue qui énonce une manière singulière de percevoir l'événement et de mener son existence après Tchernobyl, surtout quand les valeurs de l'ancien monde ont disparu. « Nous nous trouvons face à une réalité nouvelle » remarque l'auteure et les « Tchernobyliens » sont « les premiers à voir ce que nous soupçonnons seulement ». L'idée d'une condition humaine qui serait identique partout semble désormais devenue obsolète. Tout peut arriver...

a) **Chaque vie est une expérience singulière, avec des raisons d'agir qui lui sont propres**

b) La force de vivre est une reconstruction permanente de notre rapport au réel

b) Comme la vie est changeante, et les épreuves multiples, la force de vivre est elle-même en reconstruction permanente au cours du temps, jalonnée d'étapes parfois contradictoires. Nietzsche se plaît d'ailleurs à inverser la chronologie et la causalité entre la connaissance et la vie : ce n'est pas la connaissance qui doit être comprise comme moyen de l'existence mais la vie qui doit être comprise comme « moyen de la connaissance ». La vérité n'est pas ce qui conditionne mais ce qui résulte de la force de vivre elle-même, c'est pourquoi elle en épouse les contours changeants et contradictoires. Les poèmes des *Contemplations* sont également un moyen pour Hugo de trouver sa vérité dans une multitude d'autoportraits, qui présentent des visages aussi divers que celui du père endeuillé, de l'homme engagé, de l'ami fidèle, de l'époux compatissant etc. Autant de facettes qui sont irréductibles à l'unité d'un moi substantiel et doivent permettre de se forger une identité nouvelle sur les ruines de sa vie passée. D'abord « théâtre de l'absurde » la région de Tchernobyl est devenue avec le temps « une métaphore, un symbole. Et même une histoire », autant dire un monde à part entière, dont les ramifications sont infinies et dont le centre ne cesse de se mouvoir ; car il s'agit d'un bouleversement tout à la fois humain, écologique, social, politique et même « cosmique », point de convergence de plusieurs « explosions totales » dont on ne saurait encore aujourd'hui prévoir les séquelles à long terme...

c) La création artistique, qui n'est ni vraie ni fausse, mais créatrice de sens, témoigne aussi de la force de vivre

c) La création artistique quant à elle manifeste une force de vivre qui est au-delà de toute intention morale, au-delà du Bien et du Mal pour reprendre le titre d'un ouvrage nietzschéen. La création littéraire peut ainsi être un moyen de se sauver après un traumatisme personnel (Hugo) ou collectif (Alexievitch). On peut supposer que le travail d'écriture, grâce auquel « le drame de la vie » devient « le drame de l'art », permet de mettre à distance mais aussi de sublimer la douleur tout en comblant un vide : c'est probablement ce qui aura permis à Victor Hugo de sortir « du deuil qui m'a fait l'âme obscure... pâle et vainqueur ». Le meilleur moyen de s'approprier le livre d'un monde dont on n'est pas l'auteur est encore de le réécrire avec ses propres forces. Travail de mémoire et de remise en forme auquel contribue Alexievitch à titre collectif cette fois, tout en reconnaissant qu'elle regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non ceux d'une historienne. Les artistes devraient donc nous tenir lieu de modèle en la matière, ce qui permettrait selon Nietzsche de passer de la simple présence de l'art *dans* notre vie à un véritable art *de* la vie : nous pourrions alors enfin « être les poètes de notre vie ».